

CHAPITRE 1

Plantation de Queenscrown, près de Charleston, Caroline du Sud

Sous le large bord de sa capeline, Elizabeth Toliver observait Silas, son fils cadet, qui, depuis le porche, scrutait fébrilement l'allée bordée de chênes menant à la plantation familiale. En ce début octobre 1835, Elizabeth avait fort à faire dans la roseraie de sa vaste demeure. Armée d'un sécateur, elle taillait les Lancaster rouges qu'elle avait bien cru perdre... C'est impressionnant ce qu'un peu d'eau, de paillis et d'engrais peut faire à des plantes trop longtemps négligées, songea-t-elle. Mais la flore n'avait-elle pas le don de renaître grâce à des soins appropriés ? Si seulement il en était de même pour les hommes...

Si seulement son mari avait su s'occuper de son second fils...

— Qu'est-ce que tu attends, Silas ? lui lança-t-elle.

Le jeune homme se tourna vers elle. Il avait hérité des traits harmonieux des Toliver, issus d'une longue lignée d'aristocrates anglais dont les portraits ornaient la grande salle de Queenscrown. Ses yeux verts étincelaient comme des émeraudes sous une épaisse chevelure noire et rebelle, sans oublier sa fossette au menton, qui ne laissait planer aucun doute sur ses nobles origines.

— Jeremy, répondit-il d'un ton sec, avant de reprendre sa surveillance.

Elizabeth avait le cœur gros ; Silas la tenait pour responsable des dispositions testamentaires de son père. « Vous auriez dû lui faire changer d'avis, maman. À vous d'en subir les conséquences. »

Silas n'en démordait pas : elle ne pouvait ignorer les projets de son mari concernant sa succession. Comment son fils pouvait-il croire une seconde qu'elle sacrifierait le bonheur de son enfant pour assurer le sien ? La principale « conséquence » de sa passivité arrivait au grand galop sur son étalon blanc, en la personne de Jeremy Warwick. Ce dernier allait emmener Silas, son fils de quatre ans et sa future épouse vers un territoire lointain appelé Texas.

Jeremy s'arrêta devant la maison et, avant même de saluer Silas, mit pied à terre.

— Bonjour Madame Elizabeth ! Vos roses se portent-elles bien ?

Il la saluait ainsi en toutes circonstances, une façon pour lui de s'enquérir de son bien-être général. La référence aux roses n'était pas fortuite : les Warwick et les Toliver descendaient de deux maisons royales d'Angleterre ayant pour emblème cette fleur à la fois élégante et épineuse. Les Warwick de Caroline du Sud étaient issus de la maison d'York, représentée par la rose blanche, et les Toliver, de la maison de Lancaster, symbolisée par la rose rouge. En dépit de leur amitié, chacun se gardait de cultiver la marque d'allégeance à la Couronne de l'autre famille.

Ce matin-là, Jeremy ne s'enquérissait pas des plantes qu'elle choyait après des mois d'absence passés au chevet de son mari mourant, à l'hôpital de Charleston. Il voulait savoir comment elle se sentait depuis les funérailles célébrées quelques semaines plus tôt.

— Difficile à dire, répondit-elle. Tout dépendra du temps...

Ils se comprenaient à demi-mot depuis que les garçons étaient enfants. Elizabeth avait une profonde affection pour Jeremy dont elle appréciait l'esprit vif, plein d'ironie sans jamais être moqueur. Aussi grand et imposant que Silas était mince et

nouveaux, Jeremy était le dernier de trois frères. Leur père possédait Meadowlands, la plantation voisine. Unis par leur âge, leur rang au sein de leur fratrie, leur héritage familial et leurs goûts, Silas et lui étaient les meilleurs amis du monde. Elizabeth s'en réjouissait, car Silas et son frère s'entendaient comme chien et chat.

Le regard de Jeremy se durcit.

— Hélas, le temps n'est pas toujours celui que l'on souhaite, répondit-il, conscient de son désespoir.

À sa façon de baisser la tête, Elizabeth devina le motif de sa visite.

— La lettre que nous attendions est-elle arrivée ? s'enquit Silas.

— Oui, enfin ! Elle se trouve dans le sac postal, avec une autre de Lucas Tanner. Lui et son groupe sont partis vers les terres noires et grasses du Texas.

Elizabeth n'était pas disposée à regagner la maison. S'ils souhaitaient s'entretenir en privé, ils n'avaient qu'à s'éloigner ! Toutefois, elle espérait qu'ils n'en feraient rien. Elle n'avait guère d'autre moyen de se tenir informée des événements que d'écouter aux portes sans vergogne ou de charger un domestique d'espionner son fils. Silas cria à Lazarus de leur servir du café. À la bonne heure, songea-t-elle. Ils avaient l'intention de discuter sous le porche pour profiter de la douceur de cette matinée d'automne.

— Le contenu de la lettre va-t-il me plaire ? demanda Silas.

— En majeure partie, oui, répondit Jeremy.

Elizabeth savait de quoi il retournait. Ils étaient sur le point de réaliser le rêve qu'ils partageaient depuis des années. En tant que benjamins, ils avaient grandi dans la quasi-certitude de ne jamais hériter de la plantation familiale. Pour Jeremy, cette discrimination ne constituait pas vraiment un problème. Il s'entendait bien avec ses frères aînés et jamais son père, qui le chérissait, ne l'aurait laissé dans le besoin. Or il voulait posséder sa propre plantation et la diriger à sa guise. Pour Silas, la situation familiale était tout autre. Depuis sa naissance, Benjamin Toliver préférait voir Morris, son fils aîné, hériter de Queenscrown. « C'est

LA PLANTATION

ainsi », affirmait-il à Elizabeth. Il n'avait jamais renoncé au droit d'aînesse, vestige de ses origines anglaises. Si la loi du pays de ses ancêtres voulait que son patrimoine revienne à son premier fils, celle-ci était cependant abolie en Caroline du Sud depuis 1779.

Hélas, l'injustice ne s'arrêtait pas là. Benjamin et Morris étaient toujours d'accord, et pas seulement parce que le fils cherchait à faire plaisir à son père. Morris partageait sincèrement son point de vue sur tous les sujets, qu'il s'agisse de religion ou de politique. Silas, en revanche, déclenchait des conflits houleux. Il ne s'entendait ni avec l'un ni avec l'autre. Pour arrondir les angles, Elizabeth avait tendance à choyer Silas, ce qui n'arrangeait guère la situation. Benjamin savait que ses deux fils, s'ils étaient associés à parts égales, passeraient leur temps à se battre comme des chiffonniers. Pour éviter cela, il avait légué la plantation, l'argent et tous les biens familiaux – terres, maison, mobilier, bétail, matériel et esclaves – à Morris, ne laissant à Silas qu'une rente annuelle et un pourcentage des bénéfices de la plantation, à condition qu'il devienne le régisseur de son frère.

À vingt-neuf ans, plein de ressentiment et d'amertume, Silas s'apprêtait donc à quitter sa région natale pour les terres fertiles de l'Est du Texas. Ce choix n'avait rien d'étonnant... Là-bas, le sol était idéal pour la culture du coton, disait-on. Quel dommage qu'il s'en aille le cœur gros, plein de rancune envers son père ! Une rancune qu'Elizabeth savait injustifiée, car son fils ignorait une chose : Benjamin Toliver avait sacrifié le bonheur de sa femme par amour pour son fils cadet. En la confiant à Morris, un producteur de bois qui ne se marierait sans doute jamais, il la privait du bonheur de chérir ses petits-enfants. Sans doute allait-elle le regretter, mais elle laisserait Silas partir, faisant fi de son amour pour son petit-fils et la jeune femme qui serait bientôt sa seconde épouse. Jamais il ne saurait que son père avait rédigé ce testament pour lui permettre d'être libre...